

Cinquante-sixième année

Décembre 1878.

LE JOURNAL DES ENFANTS



PARAISANT

le 1^{er} de chaque mois

12 FR. PAR AN

HISTOIRES
RECITS
CONTES
LEGENDES

MODES
GRAVURES
PATRONS
DESSINS

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE REDACTION
PARIS, 9, RUE VILLEDU-RICHELIEU

EXPLICATION DES PLANCHES ANNEXES

MODES

Les jolies étoffes de laine dites : armure — mâté — diagonale — satin camaïeux — tissu granité et autres du même genre, sont généralement adoptées pour les costumes de petites filles ; ce sont des tissus à rayures brochées, à *petits effets* produits dans le tissu ; il y a aussi en unis : les vigognes, les cheviots légers et les cachemires d'Ecosse en laine souple et moelleuse ; en étoffes à rayures de plusieurs nuances, il y a les diagonales — diagonales mélangées — drap losange, et, ce qui est tout à fait à la mode : la jolie popeline écossaise et les tartans de tous les clans d'Ecosse, chacun en carreaux différents. Un charmant costume de popeline se compose d'une robe en popeline de Lyon à larges carreaux de nuances vives : rouges, bleu saphir et vert émeraude ; la jupe est plissée derrière, fourreau devant et des côtés, elle est accompagnée d'un paletot ajusté au dos, droit devant, recroisé très en biais vers la taille et échancré beaucoup en haut de façon à découvrir le corsage fermé par des boutons d'argent.

Les bandes de velours et de peluche *grenat* sont la garniture la plus à la mode pour costumes et pour vêtements de dessus ; ceux-ci se font, à volonté, semblables ou différents de la robe. Lorsque c'est un vêtement indépendant, on le fait en bon drap très-souple, frisé à l'envers, bien long et orné de velours ou de fourrure au col, aux manches et aux poches.

Les *gris* en toutes nuances et les nuances loutre, cuir, tête de nègre, sont les plus adoptés pour pardessus de fillettes ; les côtelés et les molletons blancs sont réservés aux jeunes enfants ; les blancs se garnissent de guipure russe, de cygne et de skuns ; la loutre foncée et la loutre blonde se voient comme garniture des plus jolis vêtements.

Toutes sortes de formes pour les chapeaux : ronds en feutre blanc, doublés froncés ou coulissés de velours grenat et nœud de satin blanc pour garniture. — Chapeau *Faneuse* en feutre ou en gros grain, collé sur les côtés par la bride en satin qui traverse la calotte, passe en mentonnière et s'attache mollement à l'oreille en flots de coques (le ruban employé comme brides est large comme deux doigts.) Le *Marie-Stuart*, aplati au milieu, vient d'être lancé par une bonne modiste ; comme coiffure de petite fille de cinq à huit ans ; il se fait blanc, en velours épinglé, en peluche, orné d'un panache de têtes de plumes blanches et se ferme avec des brides.

GRAVURE COLORIÉE

N^{os} 1 et 6. — Petit garçon de 4 à 5 ans, le dos forme basque-habit, et le devant est une sorte de veste courte, bordée d'une large ceinture et terminée par une jupe plissée.

N^{os} 2 et 3. — Fillette de 10 à 11 ans : costume composé d'une jupe garnie derrière par un haut plissé et devant avec des petits volants. Polonaise-laveuse retroussée devant, et drapée derrière par quelques plis. (Pour le patron, voir la feuille des modèles imprimés.)

N^{os} 4 et 5. — Costume de petite fille représenté devant et derrière, jupe ronde garnie de deux plissés ; long paletot presque ajusté derrière et

boutonné devant en croisant de biais ; le bas est garni de pattes rondes qui retombent tout autour. Grand col marin et pattes en velours.

GRAVURE NOIRE (DERNIÈRE PAGE DU JOURNAL)

N^{os} 1 et 5. — Costume de petite fille en étoffe à carreaux ; robe-paletot garnie de volants plissés et de biais en velours ; le devant boutonné en biais avec des boucles de métal, collet et revers en velours.

N^o 2. — Pardessus d'hiver pour petit garçon, il se fait en drap molletonné.

N^o 3. — Costume de bébé, garçon ; jupe plissée et long paletot avec basques carrées, rapportées tout autour. Collet et poches.

N^o 4. — Petit garçon, costume en velours noir composé d'un pantalon bouffant, et d'un veston croisé boutonné sur le côté.

FEUILLE DES PATRONS IMPRIMÉS

N^{os} 1 et 2. — Chemise pour petite fille de 1 à 2 ans. Le haut, festonné et brodé, est garni d'une coulisse.

N^{os} 3 et 4. — Même genre de chemise pour petit garçon du même âge, le haut est festonné seulement, et les coutures des côtés restent ouvertes dans le bas en manière de fente.

N^{os} 5 et 6. — Chemise de baptême forme anglaise avec le haut brodé et renversé en revers sur le devant et le dos, puis l'épaule est recouverte d'un coin brodé rapporté.

N^{os} 7, 8 et 9. — Dessin de la broderie pour le haut de la chemise de baptême ; on brode ces revers sur la chemise même, il n'y a que celui des épaules qui est rapporté.

N^o 10. — Dessin de pelote pour broder au point russe sur soie cachemire ou velours, on l'entoure ensuite d'une cordelière multicolore qui forme des nœuds à chaque coin.

N^o 11. — Carré soutaché pour dessous de pot de fleurs ou de lampe, on peut se servir de deux couleurs de soutache pour donner plus de gaieté au dessin, la frange s'assortit à la soutache.

N^{os} 12 et 13. — Dessin de soutache pour bonnet grec.

N^o 14. — Pantoufle brodée au passé pour fillette.

N^o 15. — Alphabet pour serviettes.

N^{os} 16, 17 et 18. — Modèle du costume de petit garçon représenté sur la gravure coloriée. Le devant recroise avec revers, et le dos s'étale en basque d'habit ; un grand biais borde le devant et le fixe sur la jupe plissée dont nous ne donnons pas le patron parce qu'elle est de forme toute droite. La manche est une manche à coude ordinaire.

N^{os} 19 à 22. Polonaise pour fillette de 10 ans, représentée sur la gravure coloriée ; devant retroussé en laveuse et dos drapé en bouffant légèrement. Il y a un pli à la couture du dos, plus bas que la taille, et le bas se garnit d'un biais en étoffe.

Les personnes qui désireraient d'autres patrons en dehors de ceux publiés par le journal auront à nous envoyer 1 fr. 50, en un mandat de Poste, pour chaque modèle demandé.

JOURNAL DES ENFANTS

UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU

CHAPITRE X

Le pavillon.

On était au premier dimanche du mois d'août.

Parmi les grands arbres formant le parc du petit château d'Herqueville une brise légère se faufilait, comme une invisible curieuse, faisant sautiller sur le sable des allées l'ombre du feuillage.

Au milieu du calme ravissant de la nature, madame d'Artigny, assise sur un banc de jardin, lisait le journal du jour.

A quelques pas de leur mère, Ernest et Henriette feuilletaient un joli album reposant sur une petite table verte qui occupait le centre d'un rond-point entouré de grands arbres.

— Tiens! s'exclama tout à coup Henriette, en feuilletant l'album, Ernest, ne dirait-on pas Emilie, là, au milieu du paysage.

Ernest se pencha attentivement sur l'album.

— Oui, tu as raison, approuva-t-il après un moment de silencieux examen; cette jeune bergère ressemble à s'y méprendre à Emilie.

Henriette s'empara de l'album qu'elle alla, toute joyeuse, montrer à sa mère.

La comtesse fut de l'avis de ses enfants, et rendit l'album à Henriette.

— Ernest, fit cette dernière, viens-tu? je vais montrer ce paysage à Emilie.

Et sans plus s'occuper de son frère, la fillette s'élança, légère comme une biche,

dans la direction du pavillon habité à présent par la fleuriste et ses enfants.

Emilie était assise près de la fenêtre, sous un rayon de soleil, et quelques papillons brillants voltigeaient autour de ses longs cheveux blonds.

L'air pur de la campagne et les soins dont elle était l'objet avaient complètement rétabli la petite malade que nous avons connue à Paris. Dans ses grands yeux bleus se devinait bien encore un peu la fatigue, mais cela ne pouvait durer longtemps désormais; le bonheur devait ramener petit à petit la santé et faire disparaître les dernières empreintes de la misère, comme le soleil du printemps fait éclore les fleurs dans l'herbe des prés après avoir fondu la neige de l'hiver.

Emilie jouait avec Dagobert, dont les longues boucles soyeuses frémissaient sous la brise embaumée.

Tout à coup elle aperçut Henriette.

Alors son visage légèrement hâlé par le soleil se couvrit d'une teinte rosée, et, poussant une exclamation joyeuse, elle se leva et marcha à la rencontre de son amie.

— Henriette... murmura-t-elle.

— Oui, Emilie, c'est moi... comme vous marchez bien, à présent! vous avez presque couru, je crois...

En ce moment Julien déboucha d'un fourré épais et apparut dans l'espace libre s'étendant devant le pavillon.

Il était revêtu d'un gentil costume en coutil gris, fait par madame Clerval: un chapeau de paille ombrageait son visage, et des guêtres en cuir jaune enfermaient ses jambes robustes. Une carabine de chasse était jetée sur son épaule et une poire à poudre pendait sur sa hanche gauche.

En apercevant les deux jeunes filles, un sourire fleurit aux coins de ses lèvres et, d'un mouvement rapide, il cacha quelque chose derrière lui.

Puis, après une seconde d'arrêt, il s'approcha doucement.

— Julien !... s'écria Emilie qui venait de relever la tête.

Henriette imita le mouvement de son amie.

Se voyant découvert, Julien marcha plus vite et salua gracieusement Henriette.

— Mademoiselle, dit-il, permettez-moi de vous offrir ces petits emplumés que j'ai tués dans des pommiers qu'ils étaient à saccager.

Ce disant, le jeune chasseur présenta à mademoiselle d'Artigny, un superbe cha-pelet de merles et de grives en compagnie de deux perdrix rouges.

La surprise d'Henriette fut telle qu'elle ne songea même pas à remercier.

— La belle chasse ! s'écria-t-elle en s'emparant des gibiers attachés ensemble.

Dès lors, l'album fut oublié. On ne pensa plus qu'à la chasse.

Et Ernest, qui s'était décidé à suivre sa sœur, tendit la main à l'adroit tireur.

Julien s'empessa de serrer cette main qui lui était offerte.

A toutes ces exclamations de surprise, la porte du pavillon, restée entr'ouverte, s'ouvrit toute grande et madame Clerval parut sur le seuil.

La fleuriste paraissait avoir rajeuni de plus de dix ans ; le bonheur de ses enfants avait déteint sur elle et lui avait rendu la force et la gaieté.

A la vue du charmant groupe s'agitant devant elle, ses yeux brillèrent d'un vif éclat, et elle posa sa main sur sa poitrine comme pour comprimer les battements de son cœur.

— Mon Dieu ! soyez béni ! dit-elle.

Dagobert, blanc comme la neige, dodu et bien portant, vint gambader autour de ses maîtres et emplît l'air de ses aboiements.

Julien le regarda en posant un doigt sur ses lèvres.

L'intelligent barbet comprit de suite et se tut.

— Voyez donc, madame Clerval, dit Henriette, voyez donc comme Julien est adroit, et comme il est aimable !... figurez-vous qu'il vient de me donner tous ces magnifique gibiers.

— Julien ne se contente pas d'être bon chasseur, fit Ernest avec un sourire : témoin la quantité de poissons qu'il prend toutes les fois qu'il va à la pêche !... Vraiment, je finirai par devenir jaloux.

— Un professeur ne peut être jaloux de son élève ! observa Julien ; c'est vous qui m'avez appris à manier le fusil et la ligne.

— Soit, mais l'élève est devenu plus savant que le professeur. Assurément mon père doit être fier et content de vous avoir nommé son garde-chasse... autrefois on ne voyait sur nos terres que des moineaux, tandis qu'à présent le gibier y fourmille ; on dirait que vous possédiez quelque aimant ayant la vertu d'attirer lièvres, perdrix, cailles et lapins.

Le garde-chasse allait répliquer, lorsqu'il fut interrompu par un cri déchirant venant des profondeurs du parc.

— Qu'est cela ! s'exclama madame Clerval, devenue subitement pâle.

— Maman !... c'est maman !... fit Ernest d'une voix étouffée.

Et, prompt comme l'éclair, il s'élança dans l'allée conduisant au banc où sa sœur et lui avaient laissé la comtesse.

Madame Clerval, Henriette et Julien se précipitèrent sur les traces d'Ernest.

En apercevant la scène qui s'offrit à

leurs yeux, nos héros ne purent retenir une grande clameur.

Madame d'Artigny, les yeux fermés, était renversée sur le dossier du banc !

— Julien, du vinaigre, commanda madame Clerval.

Julien partit comme un trait et revint presque aussitôt avec un petit flacon dont sa mère s'empara.

— Ce n'est rien, mes enfants, ce n'est rien, dit-elle, un simple évanouissement ; voilà tout.

Et, s'étant saisie du mouchoir de la comtesse, elle l'imbiba de vinaigre et en frotta les tempes de cette dernière.

Ernest courut au château dont il revint bientôt avec monsieur d'Artigny.

La comtesse commençait à rouvrir les yeux.

— Mon Dieu ! que signifie cet évanouissement ? demanda monsieur d'Artigny.

Tout à coup ses regards rencontrèrent le journal étendu sur le sable.

Il s'en empara machinalement et y promena ses regards.

Alors le journal lui tomba des mains, un son rauque s'échappa de sa poitrine et il chancela en s'appuyant contre le tronc d'un hêtre.

— Ruiné !... je suis ruiné !... accentua le comte d'Artigny.

— Il faut que je parte de suite... que Perrin attelle immédiatement... je vais au Havre, vite, vite !...

Et il se précipita avec son fils vers le château.

Madame Clerval s'empara du journal, et après une courte recherche, lut ce qui suit :

Havre, 5 août.

« Un fait des plus inattendus vient de frapper notre ville de consternation,

« monsieur B***, un des principaux banquiers du département, a disparu, emportant tous les capitaux qui lui étaient confiés depuis de longues années, et s'élevant à plus de trois millions.

« On ignore comment B*** s'est enfui ; les informations prises jusqu'à présent n'ont abouti à aucune découverte.

Dernière heure.

« Au moment où nous mettons sous presse, nous recevons ces quelques mots, venant de la direction du port.

« La goëlette *la Pierrette*, du Havre, appartenant au capitaine caboteur, Eugène Lesvignac, a disparu du chantier de construction où elle était en réparation depuis plusieurs semaines. Eugène Lesvignac a également disparu avec deux hommes de son équipage.

« La coïncidence qui existe entre ces deux disparitions est de nature, nous le croyons, à aider puissamment les recherches de la police.

Mon Dieu ! murmura madame Clerval en abandonnant le journal, je comprends !... Monsieur le comte d'Artigny avait placé ses capitaux dans cette maison de banque !...

CHAPITRE XI

Un revenant.

Nous nous voyons obligé, pour la clarté de ce récit, de quitter un instant nos héros, afin de faire connaissance avec d'autres personnages qui, malgré leur courte apparition, doivent cependant jouer un grand rôle.

Des navires de différentes nations avaient aperçu dans l'océan Pacifique, puis dans l'Océan, une sorte de bâtiment sans pavillon, dont la forme et le gréement déroutaient les plus vieux lours de mer. Il fut

signalé dans quelques ports de l'Amérique du Sud, tels que Valparaiso, Buenos-Ayres, Rio de Janeiro.

A Valparaiso, deux bricks anglais et une goëlette américaine des Etats du Nord annoncèrent que cet étrange navire paraissait faire route vers le sud-est, pour doubler le cap Horn.

A Buenos-Ayres, une corvette française signala avoir vu un vaisseau suspect dans les parages des îles Martin-Vaz, et plus tard trois navires de commerce espagnols prirent la fuite devant un bâtiment dont les allures et la mine n'avaient rien de rassurant. Ils firent part de cette rencontre à Rio-Janeiro, où ils se rendaient, assurant que ce ne pouvait être qu'un pirate.

D'après les descriptions qui en furent données, ce navire n'appartenait à aucune nation civilisée. De plus, aucun pirate chinois, malais ou indien, n'en avait encore adopté ni la mâture, ni la voilure, ni la construction.

Cela devenait de plus en plus étrange.

Était-ce bien réellement un pirate?

Toujours est-il que le navire en question fut encore aperçu deux mois plus tard, cette fois dans le nord-ouest de l'Espagne, par plusieurs barques espagnoles et portugaises qui s'empressèrent de cingler hors de ses eaux.

Le jour touchait à sa fin.

Le soleil, semblable à un immense ballon sans nacelle, allait disparaître à l'horizon, par delà les flots brillants, et prenait, à mesure qu'il descendait, des tons rougeâtres et ternes produits par la couche de vapeur s'interposant entre lui et le regard. L'Océan était calme comme un miroir où les étoiles naissantes fleurissant une à une vers l'Orient se miraient avec coquetterie.

A l'arrière du navire suspect six hommes

étaient assis sur des cordages autour d'un septième personnage tenant la barre.

La voilure, légèrement gonflée par une brise du sud, emportait le bâtiment, qui glissait sans bruit sur l'onde limpide, laissant derrière lui un long sillage écumeux.

— Oui, capitaine, dit un vieux matelot en s'adressant à l'homme debout à la barre, le bon Dieu nous protège ; depuis notre départ de cette île, où la tempête nous jeta, voilà bientôt sept ans, il n'a cessé de pousser du doigt notre navire.

— Cela est vrai, maître Kardec, mais hélas ! de vingt-cinq hommes que nous étions en partant de notre chère France nous ne sommes plus que sept.

— Comme vous dites, capitaine ! mais, ceux-là qui ne sont plus avec nous nous regardent du haut du ciel, où ils courent des bordées d'agrément sur une mer de félicités !... C'étaient tous de braves et bons lurons, à preuve c'est qu'ils ne nous ont pas oubliés ; ils ont amarré dans l'esprit du bon Dieu un tas de compliments à notre faveur, si bien que le Maître du paradis a jeté sur nous un regard de compassion, et qu'il a arrimé dans notre île une cargaison complète de gibiers, de poissons et de fruits, histoire de nous galpoter le tempérament et de nous radouber la carcasse ! — Même-ment que nos pauvres amis trépassés ont encore regardé le bon Dieu avec des yeux si doux qu'il y a lu de suite le mot... France ! et qu'il a compris qu'il devait nous y ramener. — C'est pour cela, capitaine, qu'il nous a rendu assez capables pour mettre complètement en état ce navire, qui est venu s'échouer sur notre île on ne sait trop comment, et armé de provisions et de tous les ustensiles nécessaires pour naviguer et relever le pont.

— Oui, maître Kardec, murmura un jeune matelot en se découvrant, Dieu a fait un miracle pour nous sauver.



— En effet, mon fiston, mêmement que je crois que ce sont nos camarades d'en haut qui ont construit ce navire pour nous. Par exemple, il s'est un tantinet détérioré en tombant du ciel sur la mer. Mais, grâce aux arbres de notre île, nous l'avons remâté et réparé assez proprement pour pouvoir nous bourlinguer avec lui sur tous les océans du globe.

— Maître Kardec, je crois que...

— Stop..., mon fiston, amure ta langue de bavard et laisse-moi étalinguer les derniers anneaux de la chaîne de mon discours. Donc, ce que voyant, le bon Dieu ne s'est pas arrêté là, il a réuni autour de lui nos camarades et il leur a murmuré comme ça : « Matelots, ce n'est pas tout..., faut point que vos amis d'en bas s'en retournent en France les poches vides ! Je vais emmagasiner dans la soute aux munitions de leur île une mine d'or de premier choix ! Qu'en pensez-vous ? »

— Et voilà pourquoi, mes fistons, que le navire qui nous porte est lesté de lingots d'or trouvés dans l'île. A cette heure, nous sommes tous riches comme des rois, et, une fois en France, nous allons acheter des châteaux et naviguer en voiture comme des princes.

Maître Kardec disait vrai. Ils avaient trouvé dans l'île du naufrage un riche filon d'or.

Le vieux marin se tut.

Un profond silence régna alors sur le navire.

Bientôt ce silence fut rompu par le capitaine, qui poussa un profond soupir.

— Pauvre Louise !... Pauvres enfants !... murmura-t-il.

Et deux larmes brillèrent parmi ses cils.

Puis il ajouta d'une voix sourde et en baissant la tête :

— Hélas ! que sont-ils devenus à l'heure

qu'il est ?... Vais-je seulement les retrouver ?...

Maître Kardec entendit le capitaine Clerval, que le lecteur a sans doute deviné.

— As pas peur !... dit le vieux marin en se levant, j'ai quelque chose dans ma boussole qui me dit que vous allez retrouver votre famille en bonne santé, et que les camarades ici présents n'auront non plus personne à pleurer.

— Dieu vous entende, maître Kardec.

— Pardine ! fit le loup de mer en hochant la tête, le bon Dieu ne vous aurait pas rendu si riche sans vous conserver votre femme et vos moussaillons. Tonnerre de Brest, capitaine, vous n'étiez pas le seul à prier pour eux quand nous étions sur notre île déserte ; maître Kardec, qui vous parle lui-même en personne, ne s'en est pas privé plus que vous.

— Brave et bon Kardec !... fit le capitaine en prenant la main calleuse du loup de mer.

Un profond silence enveloppa de nouveau le navire.

Le soleil venait de disparaître, laissant sur le ciel une immense lueur de feu, digne sillage du roi de l'espace sur l'océan de l'infini.

La brise augmentait sensiblement ; la mer se couvrait de lamettes moutonneuses et les colliers des vergues grinçaient sur la mâture.

— Mille sabords ! s'écria maître Kardec, voilà une jolie petite brise qui va nous faire filer pas mal de nœuds !... demain, au lever du jour, je ne serais pas étonné de voir les côtes du Finistère se dérouler par tribord !... Tonnerre de Brest !... Vive la France !...

— Vive la France !... répétèrent les matelots en se levant tous ensemble.

Puis ils se répandirent sur le navire pour s'assurer si les manœuvres étaient toujours bien en état.

Cette nuit-là, personne ne dormit à bord.

Le lendemain matin, vers sept heures, l'île d'Ouessant apparaissait au loin par tribord.

— Hourra ! ne put s'empêcher de crier le capitaine.

Et il ajouta en s'adressant à ses compagnons réunis autour de lui :

— Mes braves, dans deux jours nous serons au Havre. Agenouillons-nous et remercions Dieu.

Alors eut lieu un spectacle touchant.

Ces quelques hommes séparés depuis de longues années du reste des humains ; ces quelques hommes bronzés par le soleil des tropiques et ridés par une existence de privations et de fatigues, tombèrent à genoux sur le gaillard d'arrière et élevèrent leurs âmes loyales vers Dieu.

Certes, jamais prière ne dût paraître plus douce au Maître de l'univers.

CHAPITRE XII

Un bienfait n'est jamais perdu.

Le comte d'Artigny, après avoir été s'assurer par lui-même de la véracité de la terrible nouvelle reproduite par le journal, était revenu chez lui dans un état déplorable et facile à comprendre.

Un docteur appelé en toute hâte lui ordonna quelques calmants ; mais, malgré cela, une fièvre d'une force inouïe s'empara bientôt du comte d'Artigny. Il ne reconnaissait plus personne, et le nom du banquier disparu revenait à chaque instant sur ses lèvres.

Cependant, grâce à une diète des plus rigoureuses, la fièvre diminua sensible-

ment et finit même par disparaître complètement pour faire place à une faiblesse extrême.

De longs jours s'écoulèrent ainsi !

On était arrivé au 28 août.

— Toi, disait le comte à madame d'Artigny, tu es plus forte que moi ; tu as eu le courage de ne pas te laisser abattre ! tandis que moi, je me suis laissé vaincre comme un enfant,

— Mon ami, répondit la comtesse, nous devons nous soumettre toujours aux volontés de Dieu ! nous l'avons souvent remercié dans notre richesse d'autrefois ; à présent nous devons lui prouver que ceux qu'il avait comblés de félicités sauront marcher, en le bénissant quand même, parmi les ronces qui viennent de surgir devant eux sur le chemin de la vie.

En parlant ainsi, la comtesse était calme ; sa voix suave et claire était sans saccade, et, sur son front pâli, planait l'ange de la résignation.

— Hélas ! murmura le comte, comme se parlant à lui-même ; et nos pauvres enfants, que vont-ils devenir ?

— Tout n'est pas perdu ! interrompit madame d'Artigny ; nous vendrons nos terres et notre parc, dont les arbres sont de toute beauté ; nous vendrons aussi notre jardin, ne gardant que notre habitation avec les quelques mètres de terrain qui la séparent de la grande route... De cette façon, nous pourrions encore vivre.

En cet instant les enfants du comte et ceux de madame Clerval entrèrent sans bruit.

La vue de ses enfants et les paroles que venait de prononcer la comtesse, ramenèrent sur le visage amaigri du comte une teinte de vie, et ses yeux prirent plus d'éclat.

— Tu vois bien, dit la comtesse avec un

sourire, tu vois bien que nous pouvons être heureux !... Nous l'avons été dans la douce oisiveté que procure la fortune, nous le serons dans le travail !... Oh mais !... la comtesse d'Artigny a des mains assez adroites... les travaux d'aiguille leur conviennent à merveille !... Toi, mon ami, tu es instruit ; tu seras l'instituteur de nos enfants.

— Et moi, madame, ne me comptez-vous pour rien ?... murmura l'ex-fleuriste qui s'était levée et qui vint prendre dans les siennes les mains de la comtesse.

— Chère amie, — permettez-moi de vous appeler ainsi, — il va falloir nous séparer, — vous avez des enfants, vous aussi, — vous ne pouvez pas travailler pour une famille ruinée ! — mais j'aurai cependant le bonheur de vous recommander à quelques unes de mes amies, et je suis persuadée...

Ici la comtesse s'interrompit, et deux larmes brillèrent dans ses yeux.

— Hélas ! murmura-t-elle, j'oubliais ! les amis disparaissent avec la fortune !!!

— Pas tous, du moins, fit madame Clerval, dont les doigts serrèrent plus fort ceux de la comtesse. Vous avez été ma bienfaitrice, je ne l'oublierai jamais. Je suis veuve depuis de longues années... Je n'ai plus sur la terre que mes deux enfants que la misère aurait tués... C'est vous, madame, vous et monsieur le comte, qui nous avez sauvés... Croyez-vous donc que Louise Clerval est une hirondelle qui s'en va avec le beau temps ?... non ! votre bonté a fait éclore dans son cœur et en ceux de ses enfants une fleur qui ne craint pas les changements de saisons de la fortune ! — Rose quand la joie brille au ciel du bonheur, elle devient perce-neige dans l'hiver de l'adversité.

Cette fleur, c'est la reconnaissance, c'est vous qui l'avez semée, madame, ses graines ne doivent être récoltées que par vous.

Pour deux ou trois cents francs je louerai à Cany une petite maison ; je trouverai un emploi dans l'une des manufactures du pays. Mon fils, qui est fort et grand, trouvera aussi du travail.

— Oui, madame la comtesse, interrompit tout à coup le jeune garde-chasse, j'ai du goût pour la culture, je suis certain de trouver de l'occupation dans quelque ferme du voisinage ; et puis, si vous le permettez, je cultiverai le peu de terrain qui vous restera ; cela, dans les moments perdus. Je vous assure que vous ne manquerez d'aucun légume... Et puis, je vous demanderai aussi la permission d'installer une basse-cour près de la grille, où il y a déjà une petite maisonnette de débarras pour les outils. J'aime beaucoup élever la volaille, et, d'après des calculs que j'ai faits dernièrement, une basse-cour bien tenue est d'un très-bon rapport, vous verrez.

— Et moi, mon frère, ajouta Emilie, je t'aiderai à soigner les poules et les canards ; j'irai chercher de belle herbe pour les lapins.

— Oui, petite sœur, c'est cela même !... Mais, j'oubliais... il y a encore le gibier ; je vous prie de croire que le gibier ne manquera pas !... Grâce à Dieu, je suis assez adroit.

— Et la pêche !... dit à son tour Ernest, c'est moi qui en serai chargé ; j'attraperai tant et tant de poisson que nous ne saurons qu'en faire. Julien apportera du gibier, et moi, en échange, je lui donnerai du poisson.

— Et moi ! réclama vivement Henriette, j'aiderai Emilie à soigner les poulets, les canards et les lapins ;... je vais faire un grand sac pour aller chercher de l'herbe.

En ce moment, Gérôme parut sur le seuil de la porte, son bonnet à la main.

Le vieillard était venu avec tant de précaution que personne ne l'entendit.

Madame Clerval, placée de façon à faire face à la porte d'entrée, vit le vieux jardinier qui, par un geste, lui fit signe de venir.

L'ex-fleuriste voulut parler.

Mais Gérôme l'en empêcha en posant un doigt sur ses lèvres.

Ne sachant ce que cette pantomime voulait dire, elle se leva et se dirigea vers la porte.

Gérôme, toujours sans bruit, l'invita à le suivre.

Elle obéit machinalement.

Dagobert, les pattes de devant appuyées sur les genoux de la comtesse, la regardait avec des yeux qui semblaient dire :

« — Et moi, donc ? »

— Chers petits, murmurait madame d'Artigny, vous êtes des anges du ciel.

— Mon Dieu !... gémissait le malade, voyez ces pauvres enfants... ayez-en pitié !... peut-être faudra-t-il vendre aussi cette chère demeure où nos enfants bien aimés sont nés ; où ils ont été si heureux !... Qui me rendra tout cela ?...

— Moi ! répondit tout à coup une voix claire et sonore.

Tous se retournèrent et aperçurent madame Clerval, qui, l'œil illuminé par la joie, se tenait debout sur le seuil de la porte.

Derrière elle était un homme que le lecteur devine sans doute.

Cet homme était monsieur Clerval ; le mari de la fleuriste, le capitaine du navire suspect que nous avons vu dans le chapitre précédent.

Il avait échangé les lingots trouvés dans l'île du naufrage, contre une énorme fortune en belles pièces d'or ;... il avait enfin retrouvé sa femme et ses enfants pour leur rendre le bonheur.

L'ex-fleuriste raconta en quelques mots le retour inespéré de celui qu'elle croyait

mort depuis de longues années, et comme le comte et la comtesse ouvraient la bouche pour protester contre le don qu'elle leur fit de la moitié de sa fortune...

— Vous nous avez sauvés de la misère, ajouta-t-elle ;... sans vous ma petite Emilie ne serait plus de ce monde !

ÉPILOGUE

Un an plus tard, une charmante demeure, entourée de vastes terres, se voyait près du joli castel du comte d'Artigny.

Cette nouvelle et gracieuse habitation appartient à la famille Clerval.

Les Bobillard, que la fleuriste n'a pas oubliés, en sont les gardiens et logent dans un charmant pavillon.

Ernest, Henriette, Julien et Emilie, sont presque toujours ensemble. La pêche, la chasse et les promenades sont leur plus grand plaisir.

Les inséparables amis ne font pas une enjambée sans être accompagnés de Dagobert, cause première du bonheur de tous.

En voyant l'intelligent barbet jouer avec ses jeunes sauveurs, Ernest et Henriette, on pourrait dire une fois de plus :

« Un bienfait n'est jamais perdu. »

WILFRID PAGARD

FIN

LA PREMIÈRE AUMONE DE CLOTILDE

III

Le lendemain madame de Chabannes, accompagnée de sa fille, entra dans un magasin de tapisserie du faubourg Saint-Denis, et demandait madame Lefèvre.

La comtesse fut accueillie avec cet empressement affable qui révèle un grand art d'observation.

Respectueusement introduite par un commis dans une petite pièce située au fond du magasin, madame de Chabannes vit bientôt paraître la maîtresse du logis.

C'était une femme d'une quarantaine d'années, dont la figure ouverte et souriante prévenait agréablement.

— Je viens, madame, dit la comtesse, vous demander des renseignements sur une de vos ouvrières. La jeune personne dont il s'agit habite, avec sa mère, le rez-de-chaussée d'une petite maison de la rue d'Amsterdam. Je ne la connais pas; j'ai seulement appris qu'elle est malheureuse et digne, à tous égards, du plus vif intérêt.

— Mademoiselle Blanche Masset est, en effet, bien malheureuse. Je suis son amie, mais hélas! une amie trop impuissante pour lui être d'une grande utilité dans la triste situation où elle se trouve.

« Voici en peu de mots, madame, l'histoire de ces dignes personnes : la mère de Blanche est veuve, son mari remplissait en province les fonctions de receveur des contributions indirectes. Il est mort à son poste après vingt-cinq années de bons et loyaux services. Restée sans ressources, madame Masset est venue à Paris avec ses deux filles, dans l'espoir d'obtenir une indemnité. Par malheur, la pauvre femme

ne connaît personne à Paris. Que vous dirai-je, madame! Six mois après leur installation dans le modeste appartement qu'elles occupent, ces trois pauvres femmes étaient tombées dans une effrayante détresse.

« Un hasard providentiel amena ici mademoiselle Blanche.

« Un jour, je me souviens de cela, comme on se souvient d'un événement de la veille, il faisait un temps détestable, j'étais seule dans mon magasin : la porte timidement ouverte livra passage à une jeune fille en deuil, pâle et tremblante, qui venait me demander de l'ouvrage.

« Je me connais en physionomie, ajouta madame Lefèvre, je vois bien vite à qui j'ai affaire. Cette belle enfant n'était pas une véritable ouvrière, car la démarche qu'elle faisait lui coûtait beaucoup. Son émotion me fit de la peine.

« Très-disposée de ma nature à rendre service, je donnai du travail à la jeune fille.

« Elle me remercia chaleureusement, et s'éloigna presque joyeuse. Nos relations continuèrent, mademoiselle Blanche me prit en confiance, elle me parla de sa mère et de sa sœur qui, elles aussi, travaillaient avec courage. La situation de ces trois femmes me désolait : elles n'étaient pas faites pour une existence de labeur, de lutte et de privations. Bien que j'augmentasse sans cesse le prix du travail de la pauvre Blanche, cette ressource était insuffisante. Résolue de venir en aide à ces infortunées, je mis de côté toute discrétion, et un beau matin je tombai chez elles.

« Je trouvai la mère malade. A force de prières, j'obtins des confidences, je fis comprendre à madame Masset qu'elle devait se résigner à placer une de ses filles, soit sous-maîtresse dans un pensionnat, soit pour tenir les livres dans une maison de commerce. Ce dernier parti offrant des

avantages plus sérieux, fut choisi par l'aînée des deux sœurs. Aujourd'hui, mademoiselle Sophie est à Londres; elle gagne douze cents francs et donne à sa mère les trois quarts de ses appointements. Quant à Blanche, elle travaille toujours pour ma maison.

— Je m'occuperai de mademoiselle Masset, répondit la comtesse, et je puis dès à présent vous donner la certitude qu'avant peu sa position sera améliorée.

— Vos paroles me comblent de joie, madame, dit la bonne marchande, car je souhaite de tout mon cœur que Blanche et sa mère soient heureuses.

— Votre recommandation a doublé l'intérêt que je porte à cette jeune fille, ajouta madame de Chabannes, et je vous serai obligée de lui remettre les deux cents francs que voici, comme avance sur le prix d'un travail que je vais lui proposer de me faire.

Après avoir choisi dans le magasin un modèle de tapisserie, la comtesse prit congé de madame Lefèvre.

IV

Madame de Chabannes fit arrêter sa voiture au coin de la rue de Parme, et, suivie de Clotilde, elle gagna d'un pas rapide la modeste demeure de mademoiselle Masset.

Au premier appel de la sonnette, une jeune fille parut.

— Mademoiselle, dit la comtesse, je viens vous rendre, sur la recommandation d'une personne de vos amies, madame Lefèvre, une visite tout amicale.

— Donnez-vous la peine d'entrer, madame, répondit Blanche en s'effaçant le long du mur, vous êtes ici deux fois la bienvenue.

La comtesse s'inclina; Clotilde fit à Blanche un gracieux salut, et elles entrèrent

dans une pièce qui paraissait servir à la fois de salon et de chambre à coucher.

Près d'une fenêtre prenant jour sur la rue, était dressé un métier à tapisserie; devant ce métier, se tenait une femme à la figure malade.

— Ma mère, madame, dit Blanche en indiquant du regard la vieille dame qui s'était levée.

La comtesse s'avança vers madame Masset.

— Reprenez votre place, lui dit-elle, en accompagnant ces paroles d'un bienveillant sourire. Je suis une amie. Je viens, au nom de madame Lefèvre, demander à mademoiselle Blanche de vouloir bien se charger de l'exécution d'un petit travail. Vous savez dessiner, n'est-ce pas, mademoiselle? ajouta la comtesse, en se tournant vers Blanche.

— Oui, madame.

— Voulez-vous avoir l'obligeance de me montrer quelques modèles de votre composition.

— Avec plaisir, madame.

Tandis que Blanche, souriante et empressée, faisait passer sous les yeux de la comtesse, les charmantes compositions de son album, madame Masset continuait paisiblement sa tâche journalière.

— Ce bouquet de coquelicots et de bluets me plaît beaucoup, mademoiselle, dit la comtesse, il est nature : voulez-vous le broder pour faire un tabouret?

— Volontiers, madame.

— Mon enfant, reprit à mi-voix la jeune femme, madame Lefèvre m'a beaucoup parlé de vous, et je viens vous prier de m'accorder votre confiance. — Je vois avec peine l'état maladif de votre mère; l'air de Paris serait-il nuisible à sa santé?

— Oui, madame, répondit Blanche émue et surprise à la fois de ce témoignage d'intérêt. Ma mère, qui est née à la cam-

pagne, supporte difficilement le séjour d'une grande ville.

— Vous êtes venue à Paris, m'a dit madame Lefèvre, pour faire une démarche importante.

— Oui, madame, nous espérions obtenir une petite pension. Mon père a occupé pendant vingt-cinq ans l'emploi de receveur des contributions indirectes; puis nous espérions encore, ma sœur et moi, trouver une ressource dans nos faibles talents. Grâce au bienveillant appui de madame Lefèvre, ma sœur est placée en Angleterre; moi je travaille.

— Avez-vous entre les mains, mademoiselle, les états de service de votre père?

— Non, madame, je les ai joints à la pétition adressée au ministre.

— Je connais le ministre, mademoiselle; il honore mon mari de son amitié, et je vous promets que votre intéressante situation sera exposée à Son Excellence.

— Oh! madame, combien vous êtes bonne! s'écria Blanche, et par quel mérite ai-je acquis une telle faveur!

— Le travail est une mine où tout se puise, répondit la comtesse en tendant la main à mademoiselle Masset.

VICTOR PERCEVAL.

(La fin au prochain numéro.)

ROBERT-LE-DIABLE

Robert, que l'on nommait dans sa famille Robert le diable à cause de son caractère batailleur, indiscipliné, cherchait, le visage en sang, les habits déchirés, à rentrer furtivement chez son père.

Malgré ses précautions pour échapper à tous les regards, sa mère l'avait aperçu de loin.

Ses allures ne lui paraissant pas très-naturelles, elle l'avait appelé avec tant de persistance que force lui avait été de se présenter devant elle.

— Ah! mon Dieu! s'était-elle écriée! Te voilà encore avec tes habits en lambeaux! D'où viens-tu, mauvais sujet? A qui as-tu encore cherché querelle? Tu ne te corrigeras donc jamais? Réponds-moi.

— Maman, je suis tombé sur un tas de cailloux et aussi sur des épines.

— Sur les deux à la fois... n'est-ce pas? dit la mère en le secouant par le bras.

— Non, maman, en deux fois... Je suis d'abord tombé sur le tas de cailloux, et en me relevant je suis retombé sur des fagots d'épine.

— Qui se trouvaient là, tout à point, pour te recevoir.

— Oui, maman.

— Et à quel endroit as-tu rencontré ce tas de cailloux et ces fagots d'épine?

— Maman, c'était sur le bord de la route neuve et sous les vieux acacias que l'on venait d'ébrancher.

— Et ce sont des piquants d'acacias qui t'ont fait de pareilles meurtrissures au visage?

— Non, maman, ça, ce sont les cailloux.

— Ah!... Et ces traces d'ongles que l'on voit sur tes joues; il y en a juste cinq?

— Ça, maman, ce sont des éraflures d'acacias.

— Très-bien... Et cette grande tache rouge que tu as autour de l'œil?

— C'est un autre caillou, maman.

— Un caillou très-gros, probablement, et pas pointu du tout, car alors il te serait entré dans l'œil et tu serais borgne?...

Puis, changeant brusquement de ton :

— Tu n'as pas honte de mentir ainsi!

Mais, ton père va rentrer, et nous verrons bien s'il se contentera de tes explications.

— Mais puisque je n'ai rien fait de mal, maman.

— Je doute que ce soit l'opinion de ton père.

— Je te répète, maman, que je n'ai rien fait de mal.

— Au contraire... j'en ai maintenant la certitude... Allons, va te laver le visage et changer d'habits.

— Oui, maman. Et Robert se hâtait de profiter de la permission, quand son père parut subitement devant lui.

Il bondit de colère en s'apercevant du piteux état où se trouvait son fils, puis jeta un regard rapide autour de lui comme pour voir s'il ne trouverait pas une canne grosse ou petite à sa portée.

Robert, très-effarouché devant cette attitude qui ne promettait rien de bon pour lui, sauta par la fenêtre, car ils étaient au rez-de-chaussée, et gagna du terrain pour se mettre en sûreté.

Par malheur, son père, aussi alerte que lui, prit le même chemin, et il n'avait déjà plus que quelques enjambées à faire pour le prendre au collet...

— Arrêtez! arrêtez, cher voisin, cria alors une femme qui arrivait en même temps que le père et la mère du petit garçon.

Le père s'arrêta brusquement pour crier à celle qui le traitait de cher voisin :

— Le cher voisin vous prie, chère voisine, de vous mêler de vos affaires.

— Justement! c'est pour cela que j'arrive, répondit la voisine, et d'abord il faut que j'embrasse ce brave enfant-là.

Joignant l'action à la parole elle serait Robert dans ses bras.

— Pauvre enfant, comme ils l'ont arrangé, s'écriait-elle en lui prenant les mains, en le couvrant de regards affectueux.

— Parlez, voisine. Qu'est-il donc arrivé?... demanda alors le père.

— Il est arrivé que ma petite Marie qui s'en revenait tranquillement de l'école a été arrêtée par une demi-douzaine de mauvais garnements qui avaient déjà pris ses livres et son panier, et qui s'apprétaient à lui faire les plus méchants tours, quand Robert est accouru à son aide et lui a tout fait rendre de force.

Le pauvre enfant s'est jeté comme un lion sur les petits malfaiteurs et les a si bien rossés, qu'ils ont été obligés de s'enfuir en criant comme des brûlés.

C'est ma petite Marie, encore toute tremblante, qui m'a raconté l'événement... Et tenez, la voilà qui vient pour remercier elle-même son sauveur.

— Oh! oui, c'est bien vrai que Robert a été mon sauveur, dit la petite fille, encore très-émue.

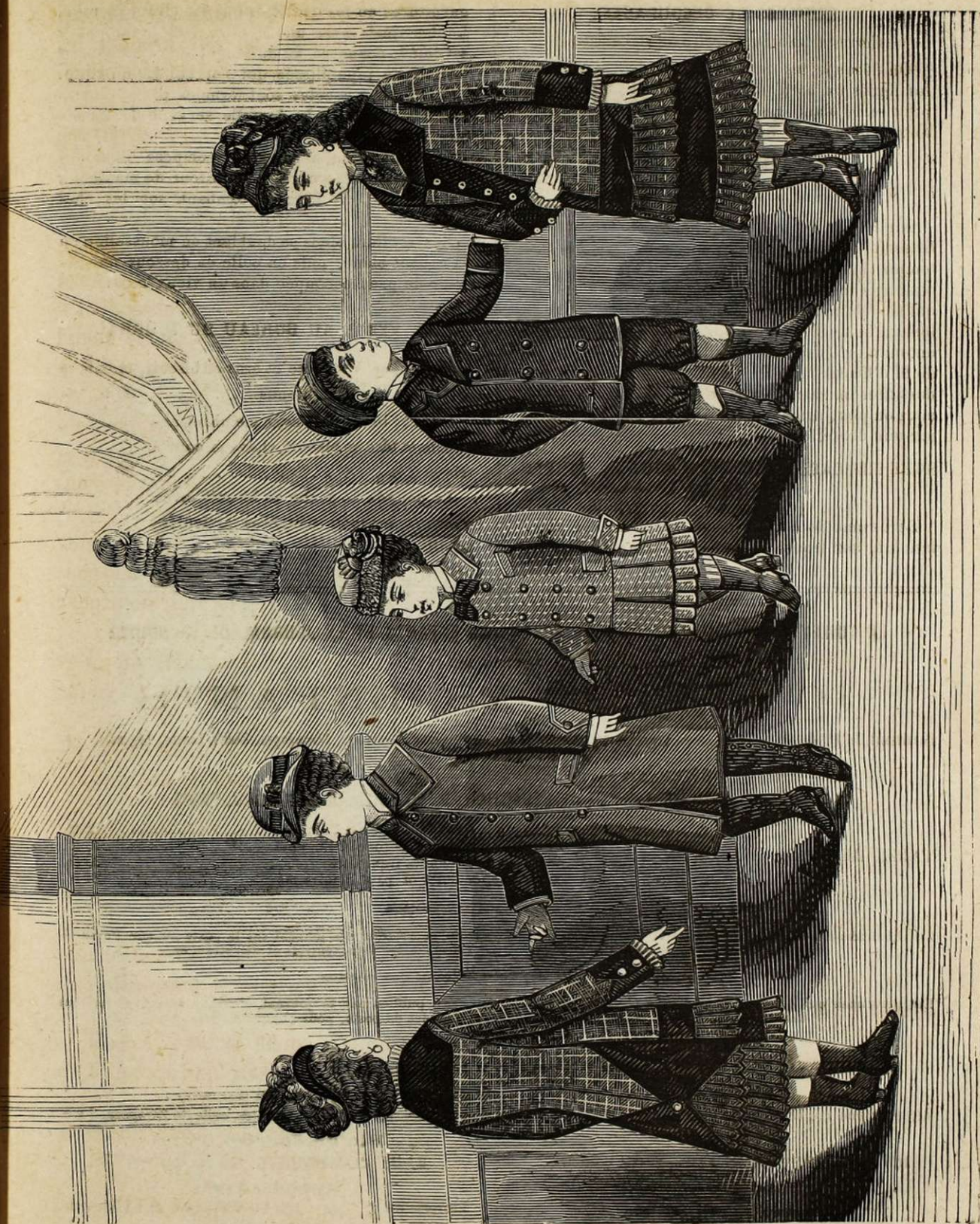
— Pourquoi nous as-tu caché la vérité?... Personne ne t'aurait grondé; au contraire.

— Dame, vous m'avez si souvent défendu de me battre, que je n'ai pas osé.

— Ce n'est pas se battre par méchanceté que se battre pour porter secours à ceux qui en ont besoin; c'est commettre une bonne action, ce qui est bien différent, dit le père.

— Une très-bonne action! s'écria la mère de la petite Marie qui accourait en ce moment, car il est toujours bon de secourir celui qui n'est pas assez fort pour se défendre lui-même.

GEORGES FATH.



SUITE DE L'EXPLICATION DES PLANCHES ANNEXES CONTENUES DANS CETTE LIVRAISON

FEUILLES DE DECOUPAGES

Cartes de visite et enveloppes en couleur.

On découpe les cartes bien soigneusement sur les lignes du bord, et le nom s'écrit au milieu du petit carré blanc. Les enveloppes se collent avec un peu de gomme fondue.

PATRONES SUR ÉTOFFE

Trousseau pour poupée de poche n° 0.

Sur le carré en mousseline se trouve toute la lingerie de cette poupée; si on ne veut pas festonner chaque objet, ainsi que cela est indiqué, on coud une toute petite dentelle au bord d'un ourlet qui se fait alors avec la partie marquée pour le feston. Le n° 18 donne la forme des bas; il est bien entendu qu'il faudra les tailler dans un vieux bas de fil d'Ecosse très-fin. Les trois bandes n° 19 sont destinées à garnir la robe en cachemire bleu; mais on peut également remplacer ces garnitures par une dentelle.

ROBE SUR CACHEMIRE BLEU POUR LA POUPÉE DE POCHE

Le devant de cette robe se compose d'un plastron uni sur lequel retombent de chaque côté les

garnitures ou les dentelles qui entourent la robe. Le dos ajuste avec une couture dans le milieu; il est court, échancré au milieu et se complète par une petite jupe plissée qui s'arrête sur les côtés. Les manches courtes sont formées par la garniture festonnée ou la dentelle servant de garniture à la robe.

La coiffure de la poupée se compose d'une petite toque ronde, froncée tout autour de manière à former un petit tuyauté tombant sur les cheveux.

Les souliers bleus se doublent en mousseline ou en calicot blanc, puis on colle en dessous une semelle de peau découpée dans un vieux gant.

EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL

La poupée N° 4, tête et bras en biscuit, membres articulés, cheveux blonds. 20 fr. »»

Le bébé incassable avec membres articulés et tête en biscuit, cheveux courts frisés. 30 »»

La poupée de poche en biscuit, avec cheveux longs et membres articulés, habillée. 6 »»

LA TOILETTE DES ENFANTS, LE CONSEILLER DES ENFANTS ET LE JOURNAL DE LA POUPÉE

RÉUNIS AU

JOURNAL DES ENFANTS

Paraissant le 1^{er} de chaque mois, avec Gravures coloriées, Patrons, Jeux variés, Surprises, Découpages, Récits, Contes, Légendes, etc.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE RÉDACTION, 9, RUE VILLEDOR-RICHELIEU, PARIS

TARIF DES PRIX D'ABONNEMENT :	Paris, Départements, Algérie	12 fr.
	Pour tous les pays d'Europe et l'Egypte	16 fr.
	Etats-Unis et colonies françaises	20 fr.
	Amérique, colonies et pays d'outre-mer	24 fr.

Un numéro seul : 2 francs.

Les Abonnements se payent d'avance et se font pour l'année entière. — Envoyer un mandat sur la poste ou sur Paris. — On peut s'abonner également par l'entremise des libraires des départements et de l'étranger.

Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

Les personnes qui désirent obtenir des patrons en dehors de ceux publiés par le journal, devront accompagner leur demande de un franc cinquante centimes, en un mandat de poste, pour chaque modèle.

CORRESPONDANTS

London :

ASHER and Co, 13, Bedford St., Covent's Garden, W. C.

Lyon :

M^{me} PHILIPPE BAUDIER, 29, rue Gasparin.

Marseille :

M. BONNAUD, 17, rue des Beaux-Arts.

Madrid :

BAILLY-BAILLIÈRE, 16, plaza de Topeto.

Valencia (ESPAGNE) :

S^{ra} JANINI y Co, Negociantes, calle de Zaragoza, 7 y 9.

Rio de Janeiro (BRÉSIL) :

J.-B. LOMBAERTS, rua dos Ourives, 17.

Buenos-Ayres :

Libreria de C. - M. JOLY, 135, calle de la Victoria.

Valparaiso et Santiago :

ORESTES L. TORNERO.